

24 images

24 iMAGES

Mélancolie des ruines

Par-delà les nuages de Michelangelo Antonioni

Thierry Horguelin

Number 82, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1996). Review of [*Mélancolie des ruines / Par-delà les nuages* de Michelangelo Antonioni]. *24 images*, (82), 52–53.

Mélancolie des ruines

par Thierry Horguelin

C'est un objet curieux, né d'une belle histoire. Il y a dix ans, Michelangelo Antonioni avait dû renoncer à tourner à la suite d'une commotion cérébrale qui l'avait privé de l'usage de la parole et laissé paralysé du côté droit. L'énergie, le désir de cinéma restaient pourtant plus forts que jamais, et c'est gros de cette certitude que ses proches (sa femme Franca, son scénariste attiré Tonino Guerra), avec la complicité amicale de Wim Wenders, ont œuvré pour que le cinéaste puisse réaliser un nouveau film. Frappé d'aphasie, le metteur en scène du silence et de l'incommunicabilité a ainsi inventé une direction inédite où le geste remplaçait la parole, en s'aidant au besoin de dessins et d'un moniteur vidéo sur lequel il pointait ce qui était bon ou mauvais. Avec un parfait désintéressement, Wenders, dont la présence sur le plateau servait de caution auprès des assureurs et d'intermédiaire vis-à-vis de l'équipe technique, s'est effacé pour laisser Antonioni tourner son film. Lui-même en a réalisé le prologue, l'épilogue et

les transitions. À l'exception d'un intermède ferroviaire et de quelques plans balnéaires, ces séquences, où il poursuit sa méditation sur l'image et la création, ne resteront pas dans les mémoires comme ce que l'auteur d'*Au fil du temps* a filmé de meilleur.

Le scénario de *Par-delà les nuages* s'inspire de cinq nouvelles d'Antonioni parues dans son recueil *Rien que des mensonges* (1983), dont deux ont été fondues pour former une série de quatre épisodes aux nombreuses correspondances. Un peu convenu, le fil conducteur en est la rêverie d'un cinéaste (John Malkovich), à la recherche de personnages et de lieux pour son prochain film. Muni d'un appareil photo, il promène son regard dans quatre villes de France et d'Italie, en imaginant quatre hypothèses de film au fil de ses souvenirs, de ses rencontres et de ses déambulations. À Ferrare, le jeune Kim Rossi-Stuart s'éprend de la mystérieuse Inès Sastre au point de vouloir préserver absolument l'intensité de son désir en différant chaque fois le moment de

la consommation amoureuse. À Portofino, le cinéaste Malkovich est intrigué par l'allure d'une jeune sauvageonne meurtrière de son père (Sophie Marceau), avec laquelle il connaît une union fulgurante et sans lendemain. À Paris, dans ce qui est l'épisode le plus faible du film, un vaudeville mondain assez ridicule voit Peter Weller partagé entre une femme abîmée dans l'alcool (Fanny Ardant, très mauvaise) et une jeune maîtresse (Chiara Caselli), tandis qu'un Jean Reno plus martien que jamais, mais étonnamment antonionien, découvre avec stupeur en rentrant de voyage un appartement impitoyablement vidé de ses possessions par sa femme. Les rues d'Aix-en-Provence, où Vincent Perez poursuit Irène Jacob de ses assiduités, sont le théâtre du dernier épisode qui est, symétriquement au premier, une histoire de désir sublimé.

En quatre rencontres, quatre villes et cinq femmes, Antonioni

Fanny Ardant et Peter Weller.





Vincent Perez et Irène Jacob: le jeu des corps et des architectures réapprennent ce qu'est une lumière, un cadre, un visage de femme au cinéma.

fait la démonstration éclatante d'une maîtrise formelle intacte. La splendeur olympienne du filmage, le génie des lieux et la poésie du vide, la chorégraphie des regards, des gestes et des déplacements, la science des raccords perturbants, le jeu des corps et des architectures réapprennent ce qu'est une lumière, un cadre, un visage de femme au cinéma. Idéalement, *Par-delà les nuages* aurait été l'un de ces films de vieillesse comme ont su en faire Ford, Renoir, Bergman ou Buñuel, qui ramassent en un seul opus tout leur univers et leur vision du monde. Ce qu'était déjà, en un sens, *Identification d'une femme*. Pourtant, le film laisse le sentiment d'arriver trop tard. La beauté plastique en est comme vitrifiée, et le résultat, hélas, tient plus du *digest* que de la petite cosmogonie portable. Les silences et les errances dans des décors incertains, les corps féminins filmés comme des paysages, les brouillards et les évanouissements, les incertitudes du sentiment, le désir et la solitude, les couples qui se font et qui se défont, les vitres qui dressent leurs cloisons transparentes entre les êtres et les isolent plus

sûrement qu'une muraille opaque: toutes les figures antonioniennes sont là, mais édulcorées et réduites à des motifs décoratifs. Trop rarement les récits parviennent à transcender la minceur de leur argument.

Sans doute Antonioni a-t-il toujours fait son miel d'intrigues minimales (l'argument de *L'avventura* ou de *L'éclipse* tient en deux lignes), mais le genre périlleux du film à épisodes lui est fatal parce que son cinéma a besoin de durée pour déployer ses sortilèges. Ici, rien n'advient, ou si peu, parce que rien n'a le temps de se nouer. Les personnages et les situations restent désespérément transparents. Et si le premier épisode conserve un indéniable pouvoir d'envoûtement, c'est sans doute que son action s'étale sur plusieurs années, que quelque chose a le temps d'advenir, qu'il subsiste une part d'interrogation dans cette histoire de désir volontairement insatisfait. Ajoutons-y la très grande beauté d'Inès Sastre et l'admirable sûreté des repérages dans Ferrare, ville natale du cinéaste. La suite est une lente extinction d'où surnagent quelques moments éparés où le miracle semble à nou-

veau avoir lieu (un seul exemple: la filature de Sophie Marceau dans les escaliers de Portofino, et les échanges de regards entre elle et Malkovich dans la boutique de vêtements). Et l'on erre, mélancolique, dans ce fantôme de film comme sous les arcades d'une toile de Chirico qu'aurait inexplicablement désertée tout mystère. ■

PAR-DELÀ LES NUAGES

France-Italie 1995. Ré.: Michelangelo Antonioni (prologue, intermèdes et épilogue: Wim Wenders). Scé.: Tonino Guerra, Wenders et Antonioni, d'après *Rien que des mensonges* de ce dernier. Ph.: Alfio Contini (Robby Müller pour les séquences Wenders). Mont.: Michelangelo Antonioni (Peter Przygodda et Lucian Segure pour les séquences Wenders). Mus.: Lucio Dalla, Laurent Petitgand, Van Morrison. Int.: John Malkovich, Inès Sastre, Kim Rossi-Stuart, Sophie Marceau, Fanny Ardant, Chiara Caselli, Peter Weller, Jean Reno, Irène Jacob, Vincent Perez. 104 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.